

Denis Diderot et l'importance de l'Encyclopédie Française

Ce qu'on appelle l'Encyclopédie française, ou encore *le Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, est le résultat d'un long, laborieux et audacieux travail de recherche, de rédaction et d'organisation entrepris par Diderot et D'Alembert, menés par environ 160 collaborateurs, entre 1747 et 1772. La première année correspond à la signature du contrat avec les libraires Le Breton, Durand, Davi et Briasson. Le second marque l'édition du dernier volume, le vingt-huitième, dont 17 sont consacrés aux textes (les derniers ont été publiés en 1766) et 11 aux estampes (soit un total de 2 885 planches illustrées).

Les volumes de texte contiennent, en moyenne, 950 pages folio chacun, divisées en deux colonnes, soit un total d'environ 72 000 articles. Certaines entrées sont subdivisées en sens général et sens particulier, comme par exemple le mot "âme", qui a non seulement un sens théologique mais aussi des expressions telles que "âme des plantes" et "âme des animaux".

Mais bien plus que cela, de par son contenu, son importance historique et sa finalité, l'Encyclopédie est l'un des plus grands symboles de l'humanisme et de l'espoir des Lumières.

De l'humanisme parce que, dans un premier temps, il rappelle et interprète les apports du passé : " ... les buts d'une Encyclopédie sont de réunir les connaissances éparses sur la surface de la terre, d'exposer un système général aux contemporains et de le transmettre à ceux qui viendront après, afin que les efforts des siècles précédents n'aient pas été des travaux inutiles pour les siècles suivants ; que nos descendants, devenant plus savants, deviennent aussi plus vertueux et plus heureux, et que nous ne mourions pas sans avoir été dignes du genre humain " (Diderot, entrée *Encyclopédie*). Or, " le premier pas à faire dans cette recherche est d'examiner [...] la généalogie et la filiation de nos connaissances, les causes qui ont dû les faire naître et les caractères qui les distinguent : en un mot, de remonter à l'origine et à la formation de nos idées " (D'Alembert, *Discours préliminaire*). Dans la suite, parce qu'elle étudie et clarifie les sciences, les techniques et les arts de l'époque, faisant de l'homme

le principe, le centre et la fin de la connaissance. D'où l'aphorisme : " l'homme est le terme unique d'où l'on doit partir et auquel tout doit revenir " (Diderot, *Pensées philosophiques*).

De l'espoir des Lumières parce qu'il valorise la raison, les nouvelles sciences appliquées, l'enrichissement de la sensibilité et l'éducation morale, tout en reconnaissant le caractère naturel des forces vitales, qui, en synthèse, et en utilisant une expression typique de l'époque, conduiraient à la formation souhaitée d'un *bel esprit*. Conclure par la prévalence de la nature autant que par la nécessité de son investigation et de sa maîtrise était, selon Cassirer, l'un des axes principaux des Lumières. Selon lui, "la nature ne désigne pas seulement la sphère de l'existence physique, la réalité matérielle dans laquelle il faudrait distinguer la partie "intellectuelle" ou "spirituelle". Le terme ne se réfère pas uniquement à l'être des choses, mais à l'origine et au fondement des vérités. Toutes les vérités qui sont susceptibles d'un fondement immanent, qui n'ont pas besoin d'une révélation transcendante, celles qui sont en elles-mêmes certaines et évidentes, appartiennent à la nature sans préjudice de leur contenu. Car ce sont ces vérités qui font de notre monde un monde unique, un cosmos reposant sur lui-même, possédant en lui-même son centre de gravité" (*La Philosophie des lumières*).

Toujours pour Denis, même la religion ne peut avoir d'autre fin "que la connaissance des vérités essentielles et la pratique des devoirs les plus importants...". Il est vain de connaître les devoirs si je stagne dans l'erreur ou l'ignorance des vérités essentielles. Il est vain de connaître les vérités et les devoirs si la grâce de les pratiquer m'est refusée" (*De la suffisance de la religion naturelle*). Si l'homme est la seule entité capable d'intellection et de conscience, alors la connaissance est pour lui à la fois un besoin primaire et une tâche permanente de recherche et d'amélioration, c'est-à-dire applicable à la fois à l'existence personnelle et à la vie en société.

L'Encyclopédie devrait donc réaliser l'une des principales propositions de ses organisateurs - celle de démocratiser le savoir et d'éduquer les individus du tiers état. Être, par conséquent, éducatif et révolutionnaire. Ce n'est pas pour une autre raison que les textes mettent en avant l'ardeur d'un combat voulu,

d'où est absent le zèle d'une supposée impartialité. Ils luttent contre les superstitions, contre l'ignorance et les idées toutes faites, contre les injustices sociales et politiques, contre les dogmes des religions, contre les vices. Et pour la défense du matérialisme, du vitalisme et des plaisirs naturels, de la raison, de l'expérimentation scientifique, des métiers et des emplois, du progrès, des libertés publiques et des vertus. Ces valeurs antithétiques sont illustrées par une phrase astucieuse de Diderot: "Si la raison est un don du ciel et si l'on peut en dire autant de la foi, le ciel nous a fait deux dons incompatibles et contradictoires". Il appartient donc à l'homme de faire un choix, ce même choix qui fait de l'Encyclopédie un instrument critique et philosophique, fondé sur trois facultés que, du moins didactiquement, nous pouvons séparer dans l'univers de la conscience: la mémoire, la raison et l'imagination. Ces colonnes construisent un système de connaissances que l'ordre alphabétique, bien que plus simple et plus utile pour la consultation, ne peut atteindre à lui seul. Enfin, comme instrument auxiliaire et innovant, les organisateurs ont introduit des remises d'inter vocabulaire.

Jacques Proust, qui fait autorité sur les origines et le développement de l'œuvre, nous rappelle que "en son temps, et même si son contenu n'était pas ce qu'il est, l'Encyclopédie aurait certainement été une entreprise véritablement révolutionnaire, tant par la nouveauté de la conception, la grandeur des moyens financiers et techniques mis en jeu, l'étendue du public atteint, que par les recherches des collaborateurs, le développement progressif et sûr de l'entreprise et les divers dangers affrontés, pas toujours d'ordre idéologique ou politique " (*Diderot et l'Encyclopédie*).

Amis et ennemis: la bataille des éditions

En 1750, Diderot rédige et diffuse le *Prospectus*, une pièce dans laquelle il expose la forme et les objectifs du projet d'édition. Ainsi, lorsque le premier volume paraît en juin 1751, l'Encyclopédie compte déjà deux mille abonnés. Ses vicissitudes, cependant, ne furent pas rares.

Dès le *Prospectus*, il subit la riposte vigoureuse des Jésuites et de leur journal *Mémoires de Trévoux*. Le premier volume a provoqué des débats entre

Diderot et le père Berthier, rédacteur du journal de la Compagnie. D'autre part, les critiques que Diderot y fait de l'absolutisme de droit divin, dans le terme *Autorité politique*, lui donnent le précieux soutien de personnages importants tels que Voltaire, Malesherbes, Montesquieu et Madame de Pompadour, amoureuse du roi et des arts, et ennemie des Jésuites. Mais avec l'édition du deuxième volume, l'Encyclopédie et ses organisateurs se sont trouvés pris dans les controverses suscitées par la thèse de l'abbé de Prades et les persécutions qui ont suivi.

Collaborateur de l'Encyclopédie, Jean-Martin de Prades avait brillamment soutenu sa thèse de doctorat, *La Jérusalem céleste*, à la Sorbonne, sur le thème des fondements de la croyance - ceux qui font appel au droit naturel et à la raison et ceux qui acceptent la révélation et ses mystères. Quelques jours plus tard, cependant, les docteurs de l'université ont remarqué de nombreuses similitudes entre les arguments de la thèse et ceux contenus dans *De la suffisance de la religion naturelle* de Diderot, dans le *Discours préliminaire* à l'Encyclopédie de D'Alembert, ainsi que dans l'entrée *Certitude* du deuxième volume, écrite par Prades lui-même. La thèse est condamnée par la Sorbonne et le pape, et les accusations de complot avec les encyclopédistes prennent de l'ampleur, jusqu'à ce que le conseil du roi, le 7 février 1752, ordonne l'arrêt de l'entreprise pour avoir préconisé "des maximes qui tendent à détruire l'autorité royale, à établir l'esprit d'indépendance et de révolte, et, sous des termes obscurs et équivoques, à créer les fondements de l'erreur, de la corruption des mœurs, de l'irreligion et de l'incrédulité". Prades se réfugie à Berlin et, selon certains, Diderot pense qu'il est préférable de se cacher également pendant un certain temps, de peur de retourner en prison.

C'est à ce moment que l'intervention de Malesherbes devient décisive pour la continuité de l'œuvre. Directeur de la *Librairie*, l'organe gouvernemental chargé d'évaluer et de contrôler les publications du royaume, Malesherbes croit en la liberté de la presse, de l'écriture et de l'opinion comme facteur irremplaçable du progrès matériel et du développement culturel. Grâce à son influence, le conseil a reformulé la première décision, c'est-à-dire qu'au lieu de suspendre complètement l'initiative, il a opté pour la suppression des deux

volumes initiaux. Pour Darton W. Thomas (*Diderot, sa vie et son œuvre*, Ed. Lafont-Ramsay, 1985), il faut également tenir compte du fait que " la jurisprudence de l'Ancien Régime était particulièrement jalouse du droit de propriété et cette considération pour les prérogatives des souscripteurs explique clairement pourquoi l'œuvre n'a pas été définitivement abandonnée ". En 1753, le troisième volume parut, et une fois de plus la condamnation du conseil royal fut instituée, bientôt abandonnée, mais sans aucune permission tacite en retour. C'est pourquoi D'Alembert écrit dans le troisième volume: "Le gouvernement semblait souhaiter qu'une entreprise de cette nature ne soit pas abandonnée". Ainsi, malgré la censure et les interdictions judiciaires (ou même à cause d'elles), le retentissement est tel en Europe que le nombre de souscriptions s'élève en 1757 à quatre mille deux cents, alors que les volumes IV, V, VI et VII sont en cours de publication. Les ventes ont atteint non seulement la France, mais aussi la Suisse, l'Angleterre, l'Italie et même la Russie.

Mais c'est à partir de ce moment de plus grande diffusion que les choses se compliquent à nouveau. Dans le volume VII, il y avait un article de D'Alembert sur Genève (avec l'influence probable de Voltaire), dont le contenu a provoqué une réaction acide de la communauté protestante de la ville et de Rousseau. En 1758, le livre *De l'Esprit* d'Helvétius, ami des encyclopédistes et mécène de l'entreprise, soulève un scandale encore plus grand que la thèse de Prades six ans plus tôt. Adhérent radical du sensisme et prédécesseur de ce qui est devenu le behaviorisme, du point de vue éducatif, le livre a été considéré comme subversif et lié aux idées empiristes et matérialistes de l'Encyclopédie, ce qui a conduit le Parlement à révoquer définitivement les deux *lettres de privilège* et à condamner les livres au bûcher. Par la suite, l'Église a inclus les deux œuvres dans son *index librorum proibitorum*.

D'Alembert abandonne alors le projet, se brouillant avec Diderot. Les manuscrits en possession de Denis ont été rassemblés, mais, encore et toujours, Malesherbes a réussi à les cacher dans sa propre maison. L'Académie des sciences a accusé les libraires associés d'avoir pillé les

archives de l'institution en copiant les planches existantes sur les arts et les professions.

Le travail se poursuit alors dans l'ombre, Le Breton assumant le rôle de censeur préalable des articles, au mépris de Diderot, qui démissionne de l'Encyclopédie en 1764, mécontent de la situation. Au cours des deux années suivantes, les dix derniers volumes de textes sont sortis, imprimés secrètement (c'est-à-dire sans lettre de privilège reçue), avec une adresse à Neuchâtel (Suisse).

Auteurs, contributions et études

Celui qui participe au projet - homme de lettres, médecin, mathématicien, artiste ou artisan - est un philosophe, dans un sens à la fois particulier et engageant, comme le distingue José Bermudo (*La historia de la filosofía en la Enciclopedia*): "un hétérodoxe, quelque peu indiscipliné, avec une certaine dose d'irrévérence, avec beaucoup de style rebelle, avec un mélange bien dosé de scepticisme et de passion. ... ennemi déclaré des pouvoirs politiques et ecclésiastiques et ayant pour seul but de montrer aux hommes qu'il y a des idées qui servent à asservir les gens et d'autres qui aident à les libérer". Expressément pour Diderot, ce qui caractérise un philosophe, entre autres, c'est qu'il "n'admet rien sans preuve, ne s'accorde pas avec des notions trompeuses et sait établir des limites entre le certain, le probable et le douteux" (entrée Philosophie et Lettre à Sophie Volland, 26/09/1762). Par conséquent, "d'autres hommes sont emportés par leurs passions, sans que les actions soient précédées de réflexion ; ce sont des hommes qui marchent dans les ténèbres. Tandis que le philosophe, même dans ses passions, n'agit pas sans réflexion; il marche dans la nuit, mais précédé d'une flamme" (entrée *Philosophe*).

Outre Diderot et d'Alembert, une douzaine d'intellectuels de grande renommée et beaucoup d'autres inconnus à ce jour ont participé en tant qu'auteurs. Parmi les noms célèbres, citons Voltaire (articles sur la littérature et l'histoire), Rousseau (articles sur la musique et celui sur l'économie politique), le baron d'Holbach (textes sur la minéralogie, la métallurgie et la chimie), Buffon

(sciences naturelles), Quesnay et Turgot (économie), Marmontel (beaux-arts) et deux personnages extraordinairement prolifiques : l'illustrateur Louis Jacques Goussier, auteur de 900 planches et de 70 articles sur le dessin et la gravure, et le chevalier Louis de Jaucourt, surnommé "l'esclave de l'Encyclopédie", qui s'est chargé d'un nombre étonnant de 17 000 entrées. Médecin de formation et extrêmement érudit, il a écrit non seulement sur les sciences et techniques médicales, mais aussi sur la jurisprudence, la physique et la littérature.

Pour mener à bien cette entreprise colossale et sans précédent, Diderot s'est consacré à presque toutes les tâches qui y étaient prévues. Non seulement il a organisé le système et sélectionné les entrées, mais il a également engagé des collaborateurs et fait des recherches sur les métiers sur place (pour écrire, entre autres, l'entrée sur les Arts, pour défendre les arts appliqués). Il corrige et complète les textes commandés, plagie certains textes déjà publiés (ce qui lui vaut plusieurs procès) et écrit ses propres articles.

Au cours des deux derniers siècles, cependant, la question de la paternité s'est révélée controversée et n'est toujours pas entièrement résolue. Quelques-unes des raisons principales: plusieurs entrées ont été écrites par deux ou plusieurs auteurs, étant modifiées à chaque contribution ; quand elles ont été faites, les indications n'ont pas suivi un critère unique ou évident ; et à travers D'Alembert (*Discours préliminaire*), on sait aussi que "*parmi les articles sans la marque des auteurs, il y en a beaucoup fait par des personnes qui n'ont pas voulu être reconnues*". En outre, sur les 72 000 significations contenues dans l'œuvre, quelque 37 800 restent indéterminées.

Au départ, tout ce qui concerne l'histoire de la philosophie sera du ressort des abbés Yvon, Pestré, Prades et Mallet, qui finiront par se consacrer à des sujets conceptuels, tels que la métaphysique, la logique et la morale. Ainsi, Diderot prend lui-même en charge l'élaboration de l'histoire, par goût ou par nécessité (Mallet, par exemple, est mort en 1755). C'est également D'Alembert qui mentionne le fait que "*les articles qui n'ont pas de lettres à la fin (c'est-à-dire les initiales de l'auteur), ou qui ont une petite étoile (astérisque), sont ceux de Monsieur Diderot. Les premiers sont ceux qui lui appartiennent en tant qu'auteur* (parmi lesquels ceux consacrés aux arts mécaniques ou

appliqués, puisque Denis note les explications fournies par les maîtres artisans); *les seconds sont ceux qu'il a fournis en tant qu'éditeur*".

Une reconnaissance progressive et plus sûre a été établie par une série d'enquêtes et de travaux, à commencer par celui de son ami, disciple et aussi encyclopédiste Jacques André Naigeon, auteur des *Mémoires historiques et philosophiques sur la vie et les ouvrages de Denis Diderot* (réédité à Genève par Slatkine Reprints en 1970), qui restitue, chaque fois que possible, le texte original ou du moins ses intentions initiales, avant l'action de la censure. Parmi les autres études importantes sur le sujet, on peut citer, par ordre chronologique: *The Censoring of Diderot's Encyclopédie and the Re-established Text*, par Douglas Gordon et Norman Torrey (NY, Columbia University Press, 1947); *Le Origini dell'Enciclopedia*, par Franco Venturi (Rome, Einaudi, 1946); *L'Encyclopédie et le Mouvement Encyclopédiste*, par Albert Soboul (Paris, Ed. Sociales, 1962); *Diderot et l'Encyclopédie*, par Jacques Proust (Albin Michel, Paris, 1962) ; *A List of Contributors to Diderot's Encyclopedia* (French Historical Studies, NY University, 1964); *Les Articles Anonymes de l'Encyclopédie*, par R. Frautschi (Revue Internationale de Philosophie, 103, 1973); *Les Oeuvres Complètes de Diderot* (sous la direction de J. Fabre, H. Dieckmann, J. Proust et J. Varloot, Hermann Ed, Paris, 1975); *La Historia de la Filosofia en la Enciclopedia*, de José Bermudo (Ed. Horsori, Barcelone, 1987).

La collection et quelques caractéristiques de la pensée de Diderot

Cette collection, conçue par Jacó Guinsburg et Roberto Romano, traduite par Newton Cunha et publiée pour la première fois en portugais, traite précisément de la contribution d'auteur de Diderot à la philosophie et de certains thèmes connexes.

Trois volumes au total ont été prévus, dont le premier rassemble, outre les entrées introductives sur la philosophie, le philosophe et la philosophie des Grecs, les écoles de l'Antiquité - scepticisme, cynisme, cyrénaïsme, éclectisme, éléatisme, épicurisme, stoïcisme, ionisme, Mégare, pyrrhonisme - et de la Renaissance italienne (Bruno, Cardano, Campanella et Télésius).

Le second réunit les principaux auteurs de la Grèce et de la Renaissance: Aristote, Bacon, Copernic, Descartes, Galilée, Héraclite, Hobbes, Leibniz, Locke, Malebranche, Machiavel, Newton, Parménide, Pythagore, Platon, Socrate, Spinoza, Thomasius.

Ce dernier reprend certains thèmes qui, à côté de l'histoire de la philosophie, semblent avoir été choisis par Diderot lui-même, car ils lui permettaient, à l'époque, d'exprimer plus directement des opinions politiques, esthétique-culturelles et religieuses sur l'actualité: l'âme, les arts, l'autorité politique, la cité, le citoyen, le droit naturel, l'encyclopédie, le goût (écrit à quatre mains, avec les contributions de Voltaire, Montesquieu et D'Alembert), l'intolérance, l'irrégieux, la paix, la satire.

Il convient de préciser que les principales sources utilisées par Diderot pour sa rétrospective sont *'Historia critica philosophiae* de Johann Jakob Brucker, publiée quelques années plus tôt, en 1744, et, plus rarement, *'Histoire critique de la philosophie* de Deslandes, parue en 1737. Mais compte tenu de ses intérêts politiques et culturels, Diderot n'hésitait pas à s'emparer d'informations et à les réinterpréter de manière passionnée ou peu impartiale. Toujours selon Proust, "l'exposé des systèmes philosophiques ou religieux des anciens n'est qu'un moyen habile de répandre le pyrrhonisme, l'athéisme et le matérialisme". Et nous pouvons vérifier dans le passage suivant un petit exemple de la perspective militante: "*Face à cette description (des écoles de philosophie grecques), un commentaire naturel surgit: qu'après avoir beaucoup étudié, réfléchi, écrit et discuté, les philosophes grecs sont finalement arrivés au pyrrhonisme. Est-il donc vrai que l'homme est condamné à n'apprendre qu'une seule chose et avec beaucoup de difficultés? Et que c'est son destin de mourir sans avoir rien su*"? (*Encyclopédie, La philosophie des Grecs*). Mais ce pyrrhonisme ne doit pas être compris comme quelque chose d'absolu, mais comme quelque chose de relatif au temps. Appliquée sans discernement, elle ne serait qu'une méthode qu'il a lui-même qualifiée de "pusillanime et douteuse". Il fallait que les hommes du siècle deviennent sceptiques à l'égard des conventions politiques, religieuses, éducatives ou professionnelles déjà

consolidées. Nier et douter étaient des attitudes non seulement possibles mais indispensables au progrès de la connaissance et aux transformations sociales.

Pour lui, dans la construction de la connaissance - avec tout ce que l'on attend le plus évidemment de ce dernier concept - le doute est un moment nécessaire de l'analyse philosophique. Il ne s'agit pas de signifier une impossibilité cognitive ou un point de vue selon lequel nous ne pouvons pas, en fait, savoir à quoi ressemble le monde. Elle s'inscrit plutôt dans la recherche d'une appréhension claire et évidente des faits et des phénomènes concrets et naturels en correspondance avec nos représentations. C'est pourquoi, tout en félicitant Descartes pour son doute méthodique, stratégie qui lui permet de reconstruire l'édifice chaotique de la philosophie, il émet à son sujet l'opinion ironique suivante : *Descartes méprisait la science qui s'acquiert par les sens et, parce qu'il était habitué à être totalement enfermé dans des idées intellectuelles, qui, bien qu'elles aient quelque relation entre elles, ne possèdent pas plus de réalité, il marchait avec beaucoup de rigueur et d'élégance d'erreur en erreur.*

En même temps, la construction de la connaissance sera mieux élaborée si elle fait appel à différentes manières de voir et de penser les perceptions et les réalités qui les rendent possibles. En d'autres termes, la méthode la plus appropriée pour Diderot reste celle de l'éclectisme. C'est pourquoi nous pouvons lire en ouverture de son article sur le sujet: *L'éclectique est un philosophe qui, foulant aux pieds les préjugés, la tradition, l'antiquité, le consentement universel, l'autorité, en un mot, tout ce qui soumet la multitude des esprits, ose penser par lui-même et remonter aux principes généraux les plus clairs, les examiner, les discuter, n'admettant que le témoignage de son expérience et de sa raison.* On voit ici que les deux attitudes se complètent sous une inspiration à la fois empirique, réaliste, scientifique et éclairante.

Enfin, quelles que soient les accusations portées contre Diderot (libertin, penseur sans méthode, contradicteur, plagiaire ou rationaliste paradoxalement dominé par ses passions), il est indéniable que nous avons affaire à l'un des intellectuels les plus remarquables, les plus éclectiques et les plus courageux du XVIIIe siècle. Et bien que ce ne soit pas le lieu pour une thèse de nature

philosophique, il me semble évident que ses idées matérialistes et vitalistes préfigurent, dans de nombreux passages de sa vaste œuvre, ce que Schopenhauer et Nietzsche développeront (le premier de façon plus systématique) au siècle suivant.

Pour le philosophe français, la nature, qui est une, n'a pas d'autres raisons ou justifications que celles de se conserver et de se multiplier. Cet " être ainsi " de la nature, aveugle et impérieux, correspondrait, dans la terminologie de Schopenhauer, à la Volonté (*der Wille*). D'autre part, lorsque Diderot affirme que "se laisser tuer ne prouve rien, seulement qu'on n'est pas le plus fort" (*Nouvelles pensées philosophiques*), il dit également qu'il n'y a pas de valeurs transcendantes, en dehors de la vie. En même temps, il se présente comme un critique sévère des conceptions chrétiennes, car, selon lui, elles brident et déforment la nature humaine, la rendant malheureuse par les contradictions insolubles entre l'être naturel et le devoir religieux. Pour cette raison, "l'idée que Dieu n'existe pas ne fait pas trembler personne ; on tremble plutôt du fait qu'il y en a un. Or, nous savons que personne n'a été aussi incisif dans les deux conceptions - celle des valeurs vitales et celle de la morale du ressentiment - que Nietzsche.